

Article

« La violence conjugale : simple symptôme ou geste planifié dans l'ordre social? »

Bo Wagner Sørensen

Service social, vol. 44, n° 2, 1995, p. 165-180.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/706698ar>

DOI: 10.7202/706698ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

La violence conjugale: simple symptôme ou geste planifié dans l'ordre social ?

BO WAGNER SØRENSEN
*Professeur d'anthropologie
Université de Copenhague, Danemark*

La violence conjugale¹ est considérée le plus souvent comme un symptôme des problèmes masculins, une réaction à certaines conditions, plutôt que comme un acte social planifié librement par l'homme. Cette perspective semble rejoindre à la fois l'opinion populaire et le point de vue des professionnels, si ce n'est peut-être celui qu'on trouve dans les analyses féministes sur le sujet (Lundgren, 1990 ; Moore, 1994 ; Sørensen, 1994d ; Walby, 1991). Dans l'ensemble, l'approche fondée sur le symptôme s'attarde à comprendre et à expliquer les raisons fondamentales de ce débordement de violence chez l'homme, débordement qu'on considère généralement comme non intentionnel.

1. Le terme « violence conjugale » correspond ici à la violence qu'exercent les hommes à l'endroit des femmes avec qui ils sont mariés ou avec qui ils vivent.

L'idée de base est que la violence masculine est un effet malheureux de la douleur émotive que ressentent les hommes en raison de circonstances hors de leur contrôle, comme la socialisation et l'éducation, des conditions structurelles désavantageuses sur le marché du travail, des « cicatrices coloniales » et des problèmes d'identité culturelle causés par la domination étrangère, le rôle selon le sexe et les problèmes d'identité qu'entraîne la modernisation, etc.

Toutefois, l'approche voulant que la violence masculine envers les femmes soit un simple symptôme semble comporter certaines défaillances, dont les implications sont très vastes. La première, et peut-être la plus grave, est que la ligne de démarcation entre victimes et agresseurs est floue. La deuxième est qu'on met l'accent sur le caractère apparemment naturel du débordement de violence masculine, ce qui entraîne une négation marquée de la dimension de genre dans la violence conjugale. Troisième implication, la violence masculine est interprétée comme un acte d'« impuissance », un concept répandu fondé sur une idée de frustration et de masculinité défaillante, qui sous-entend que la condition masculine devrait idéalement s'appuyer sur une puissance « naturelle ». L'approche fondée sur le symptôme semble ainsi dénaturer l'aspect de pouvoir et se révèle incapable d'englober l'aspect de geste social, les deux étant, selon moi, d'une importance capitale pour la compréhension et l'explication du phénomène de violence conjugale.

Dans le présent article, je souhaite approfondir l'opposition entre les deux façons de voir la violence conjugale, c'est-à-dire celle qui la considère comme un simple symptôme et celle qui la voit comme un geste planifié dans l'ordre social. Pour ce faire, je présente d'abord mon propre matériel et mes propres expériences tirés d'un travail sur le terrain réalisé à Nuuk², capitale du Groenland. Précisons qu'en janvier 1994 Nuuk avait une population de 12 483 habitants, dont 9 240 étaient natifs du Groenland (Grønland, 1994 : 372).

EXPÉRIENCES GROENLANDAISES

C'est durant un travail sur le terrain à Nuuk que le phénomène de la violence conjugale a éveillé mon intérêt. Bien que je me sois rendu à cet endroit afin d'étudier les changements dans les relations hommes-femmes et dans la façon de concevoir les rapports de genre au

2. Le travail sur le terrain que j'ai effectué a duré neuf mois, au cours de l'année 1988-1989. Il a été rendu possible grâce à une subvention du Conseil danois pour la recherche en sciences sociales. En outre, j'ai vécu et travaillé à Nuuk durant trois ans (1992-1995); j'y occupais la fonction de conservateur au Musée national du Groenland.

sens large, je me suis finalement concentré sur la violence faite aux femmes. Ce rétrécissement de mon champ de recherche peut s'expliquer par le fait que je me sois retrouvé un peu malgré moi touché par le phénomène. En effet, il arrivait que mon voisin de palier batte sa femme, la jetant même parfois à la porte par un froid sibérien en plein milieu de la nuit. J'entendais alors crier la femme, suppliant son mari de la laisser rentrer. La violence physique elle-même était suivie de longs monologues, que je ne pouvais m'empêcher d'entendre, destinés à faire comprendre à l'épouse qu'elle se conduisait incorrectement. Il était clair que, selon l'homme, elle avait tendance à s'éloigner du droit chemin et que par conséquent il devait la mettre au pas. Ses paroles devaient littéralement lui entrer dans la tête, et la logique de toute la situation était facile à saisir : la violence constituait une mesure disciplinaire.

Il n'a pas fallu longtemps pour que des amis ou des gens de la place que j'interrogeais me rapportent d'autres histoires de violence conjugale, me faisant réaliser que le phénomène était courant et qu'une grande partie de la population de Nuuk le vivait. Plus tard, j'ai obtenu confirmation de ce fait au moyen d'un questionnaire³ dans lequel 57 % des répondants ont acquiescé à la question : Connaissez-vous dans votre entourage immédiat des femmes qui ont subi de la violence de la part de leur mari ou de leur partenaire amoureux ? À la même question, 36 % des personnes ont répondu non, alors que 9 % n'ont rien répondu. Une source médicale fait également état du taux élevé de violence conjugale ; les auteurs évaluent que ce taux est vingt fois plus élevé au Groenland qu'au Danemark (Jørgensen *et al.*, 1984)⁴.

Mis à part le fait que la violence conjugale semblait répandue, j'ai d'abord été intrigué par les commentaires et les explications qu'on donnait là-bas sur la violence, qui me semblaient plutôt ambigus. Même si la plupart des gens trouvaient que la violence conjugale constituait un problème sérieux, en pratique on en amoindissait la gravité. On rapportait même comme des « bonnes histoires » des situations où la violence était présente. La plupart de mes informateurs étaient également d'avis qu'« il faut deux personnes pour se battre »,

-
3. L'enquête portait sur un échantillon aléatoire de la population de Nuuk âgé de 18 à 80 ans et né au Groenland. J'ai eu finalement 208 répondants, 101 hommes et 107 femmes.
 4. Il faut cependant émettre certaines réserves sur l'ampleur du phénomène de la violence conjugale dans une perspective transculturelle. D'abord, les statistiques officielles sur ce problème n'existent ni au Danemark ni au Groenland, alors que le chômage est jugé suffisamment important pour qu'on s'y intéresse officiellement. En outre, la plupart des cas ne sont pas rapportés, sinon les plus graves qui entraînent une hospitalisation ou qui font l'objet d'un rapport de police. On ne peut pas se fier non plus sur les chiffres fournis par les centres de crise au Groenland (Riches, 1986).

indiquant par cela que mari et femme partageaient la responsabilité de la violence. Ce point de vue a trouvé confirmation dans les réponses à la question suivante de mon questionnaire : Les femmes qui sont battues par leur mari ou partenaire amoureux sont-elles responsables ? Parmi les répondants, 88 % des femmes et 75 % des hommes ont répondu « Parfois », 8 % des femmes et 12 % des hommes ont répondu « Jamais », tandis que 4 % et 13 % respectivement n'ont pas répondu. Les réponses semblaient révéler qu'en général les gens ne considèrent pas la violence conjugale comme un acte fondamentalement inacceptable. Il est aussi intéressant de constater que les femmes, de façon générale, ne semblent pas condamner l'usage de la violence plus que les hommes, même s'il s'agit de violence conjugale. Cependant, il faut tenir compte de l'expérience personnelle des gens mis en contact avec des cas de violence conjugale ; j'ai en effet pu constater que la plupart de ces personnes connaissent des femmes qu'ils décrivent parfois comme des garces qui n'ont que ce qu'elles méritent.

À la lumière de mon expérience de terrain, la perspective du partage de responsabilités dans le phénomène de la violence conjugale m'a semblé incompatible avec le caractère typiquement masculin de cette forme de violence dans laquelle les femmes peuvent facilement être désignées comme les premières victimes, bien qu'elles répliquent parfois. Je me suis donc demandé pourquoi le fait de constater personnellement les blessures des femmes victimes de violence, qui vont des yeux au beurre noir aux ecchymoses, aux mâchoires brisées et parfois même aux blessures qui mettent leur vie en danger, ne faisait pas en sorte que les gens remettent en question la perspective basée sur le partage des responsabilités. Je me suis également interrogé sur le fait que plusieurs de mes informateurs, qui affirmaient que la violence conjugale était un problème grave *au Groenland*, ne voyaient pas pour autant ce problème comme un problème *groenlandais*. C'était comme si les gens avaient tendance à situer les problèmes dits sociaux dans un domaine qui n'englobait pas les véritables culture et pratique culturelle groenlandaises. Cette compartimentation conceptuelle semble indiquer que la violence est vue comme un phénomène extérieur, qui ne nous appartient pas « naturellement ».

Au cours de mes recherches sur le terrain, je me suis encore plus intéressé à savoir comment les habitants de Nuuk percevaient la violence et comment ils expliquaient les gestes violents. J'ai alors constaté que la plupart des gens interrogés sur des cas précis, dans lesquels ils connaissaient une des parties ou les deux, expliquaient volontiers la violence par les caractéristiques personnelles et les faiblesses des personnes. Toutefois, lorsqu'ils se penchaient sur le

phénomène de la violence conjugale en soi, ils avaient tendance à recourir à de « grandes » et « profondes » explications de type structurel qui laissent peu ou pas de place à la planification du geste, mais où les individus étaient plutôt vus comme de purs produits de la société. Il semble donc que deux modèles ou concepts de violence s'opposent dans l'esprit des gens. L'un concerne le geste planifié, où mari et femme sont habituellement considérés tous les deux comme responsables ; l'autre, plus fréquemment rencontré, s'appuie sur les forces structurelles qui influencent directement les individus et leur font faire des choses qu'ils ne devraient pas faire et qu'ils ne feraient pas s'ils étaient vraiment « eux-mêmes ».

La violence apparaît habituellement comme le symptôme de circonstances dépassant la liberté individuelle dans les explications structurelles qu'on donne de la violence, explications portant sur plusieurs aspects différents, plus ou moins intégrés dans l'esprit des gens (Sørensen, 1990, 1994d). Ainsi, le recours à la violence est vu comme une condition anormale dont il faut déterminer les origines afin de mettre en œuvre les mesures ou traitements appropriés. Nous concentrerons désormais notre propos sur les explications basées sur les dichotomies locales⁵ qui sont employées à la fois implicitement et explicitement selon les circonstances. Nous commentons d'abord l'opposition entre tradition et modernité, qui tend à situer la violence dans cette dernière. Nous présentons ensuite la même opposition, cette fois sous l'angle des rapports hommes-femmes ; les femmes apparaissent alors plus « modernes » que les hommes qui, par le fait même, sont décrits comme étant plus traditionnels. Par la suite, nous aborderons les rapports entre explications structurelles et émotions, puis nous plaiderons en faveur d'une approche axée sur le vécu des auteurs de la violence conjugale.

TRADITION VS MODERNITÉ

On considère souvent la violence au Groenland comme un fléau récent qui, pour ainsi dire, y a été introduit en même temps que la supposée modernisation du pays dans les années 1950 et 1960⁶. Cette façon de penser transparait dans le fait que la population aussi bien que les spécialistes sont portés à classer comme des « problèmes

5. J'ai été inspiré par les travaux de Yanagisako et Collier (1987) qui remettent en question l'analyse dichotomique dans l'étude des genres.

6. L'espace nous manque pour dresser ne serait-ce qu'un bref historique des changements historiques survenus au Groenland. Voyez par exemple Kleivan (1969-1970, 1984) et Larsen (1994).

sociaux » ce qui semble tenir de phénomènes distincts, comme le suicide, l'alcoolisme, toutes les formes de violence et d'abus sexuel, la promiscuité, les maladies transmises sexuellement, le vol et tous les autres types d'offenses criminelles (Kleivan, 1984 : 705 ; Larsen, 1994 : 199). Le concept de « problèmes sociaux », aussi neutre, descriptif et objectif puisse-t-il paraître par ailleurs, appartient à un discours récent au Groenland. Il tend donc à la fois à refléter et à confirmer le fait que les problèmes sociaux sont un phénomène nouveau. Par voie de conséquence, on a tendance à expliquer les problèmes sociaux en faisant référence au développement socio-économique rapide et concentré qu'on accuse d'être à l'origine de la perte ou de la désintégration de l'identité culturelle et des valeurs culturelles traditionnelles.

Ce point de vue dont je viens de tracer les grandes lignes était particulièrement répandu dans le débat sur le Groenland durant les années 1960-1980. Depuis, il s'est atténué, ce qui peut s'expliquer par l'instauration de l'autonomie en 1979. Jusque-là, les problèmes de développement n'étaient pas que des problèmes de développement, puisqu'on les considérait plutôt comme des problèmes causés par une domination et des valeurs étrangères, c'est-à-dire danoises, qui étaient et sont encore souvent perçues comme relativement incompatibles avec la culture groenlandaise. Le fait que les politiciens et députés groenlandais aient joué un rôle actif dans la politique de modernisation a souvent été négligé dans le climat politique qui a entouré la rationalisation ultérieure.

Le Groenland autonome n'a d'aucune façon interrompu la modernisation ni tenté de revenir en arrière. Cependant, que le pays soit maintenant officiellement – et aussi dans une très large mesure pratiquement – dirigé par des élus locaux revêt une grande importance psychologique. Depuis 1979, la tendance à expliquer le moindre problème social par une politique de développement imposée de l'extérieur a perdu la plus grande partie de son pouvoir explicatif. Néanmoins, il se trouve encore certaines personnes pour insister sur l'idée des cicatrices coloniales et post-coloniales aussi bien que sur la domination et les pratiques danoises qui ont toujours cours dans l'administration locale.

Bien que la tendance à attribuer à une cause extérieure l'origine et la responsabilité de la violence perde du terrain dans sa forme plus clairement politique, elle demeure très vivace sous une autre apparence, soit l'usage répandu de l'opposition tradition vs modernité. Dans cette perspective, le véritable caractère groenlandais, c'est-à-dire la « culture authentique » et l'« essence culturelle », appartient en dernier ressort à la tradition. Cela laisse sous-entendre que la modernisation entraîne la violence, alors que la culture et les pratiques

culturelles authentiquement groenlandaises occupent un espace conceptuel distinct, en dehors du domaine de la violence. Cette compartimentation est en accord avec l'idée populaire groenlandaise selon laquelle la culture ressemble à l'argent : c'est bon d'en avoir, de préférence en grande quantité ; c'est une chose dont on peut être fier et qu'on peut utiliser pour se comparer avec les autres aussi bien que pour distinguer de l'intérieur les personnes qui prétendent y appartenir (Sørensen, 1993, 1994a). Cependant, l'opinion populaire ne fait aucune place à la violence comme faisant partie de la pratique culturelle. La violence est plutôt vue comme une négation de la culture groenlandaise, ce qui apparaît pour le moins intéressant si l'on considère que la violence envers les femmes n'est certainement pas un phénomène nouveau, que ce soit au Groenland ou ailleurs dans le monde (Sørensen, 1990 : 104-105).

Une difficulté majeure que l'on trouve dans la dichotomie tradition vs modernité est qu'elle produit un tableau figé de deux époques et de deux sociétés distinctes et « objectives », alors qu'en réalité la distinction est fondée sur une distinction culturelle d'alors et maintenant, de l'ancien et du nouveau Groenland, dont les frontières sont à la fois mouvantes et individuellement variables. Ce n'est pas seulement des Groenlandais, ou de tout autre peuple anciennement colonisé, que l'on peut dire qu'ils se situent entre la tradition et la modernité. Nous vivons tous dans un monde en évolution. Cependant, les Groenlandais semblent figés dans une pensée dichotomique, coincés entre deux mondes, ce qui tient peut-être à l'idée foncièrement paternaliste que plusieurs d'entre eux n'ont pas réussi jusqu'ici à devenir des personnes modernes, qui réussissent – et sont donc aussi non violentes – dans la société actuelle. Certains Groenlandais s'accordent aussi pour dire qu'ils traversent simplement une phase intermédiaire et que les choses finiront bien par se replacer. Toutefois, l'ampleur réelle de la violence conjugale ne semble pas décroître, et le phénomène ne se limite pas à un groupe d'âge ni à une classe sociale. Présent à la fois dans les villes et les villages, celui-ci ne peut pas non plus être identifié comme un phénomène de ville « moderne ».

HOMME TRADITIONNEL VS FEMME MODERNE

Plusieurs personnes dans le Groenland d'aujourd'hui désignent la famille comme point central pour comprendre comment la violence est intégrée et reproduite d'une génération à l'autre (Sørensen, 1994c, 1994e). Par conséquent, la famille est vue comme le site des mesures préventives et des programmes de traitement (Zellerer, 1994). On met

l'accent sur l'éducation, et les gens ont souvent tendance à penser que c'est l'élément déterminant dans la vie. L'éducation au sens populaire du terme renvoie à la petite enfance comme site d'apprentissage des valeurs centrales et des modèles de comportement. Le courant de pensée populaire ne tient toutefois pas compte du fait que les valeurs et le comportement sont constamment et quotidiennement remis en question, tout au long de notre vie. L'accentuation excessive de la socialisation précoce tend ainsi à promouvoir l'idée que l'individu est une victime de l'éducation.

On accorde une attention particulière à l'éducation des garçons, et comme les mères occupent une place centrale à cet égard, on les tient souvent pour responsables. Tout au moins partagent-elles la responsabilité du produit final : l'homme adulte. Certaines personnes interrogées ont remarqué que les mères sont souvent à la fois plus permissives et plus serviables à l'égard de leurs fils que de leurs filles. Le résultat en est que certains garçons sont gâtés et deviennent des hommes qui exigent qu'on les serve et n'acceptent pas de non en guise de réponse. La critique de l'éducation des hommes, cependant, se limite habituellement à établir la responsabilité maternelle et à prendre en pitié ces hommes qui semblent condamnés à avoir des problèmes à cause d'une éducation dépassée. On tient souvent pour acquis que les problèmes masculins entraîneront vraisemblablement un comportement violent.

La perspective familiale sur la violence et les autres formes de mauvais traitements est habituellement associée aux programmes de traitement basés sur l'idée que les hommes devraient apprendre à s'exprimer verbalement et à « entrer en contact avec leurs émotions » au lieu de s'exprimer par la force physique. Or, cette idée s'appuie vraisemblablement sur une prémisse douteuse, à savoir que les mots et la force physique sont également efficaces et persuasifs. Quoi qu'il en soit, certains centres d'urgence au Groenland ont instauré une pratique de thérapie familiale et de counseling fondée sur l'idée que la violence est causée par les « cicatrices psychiques » des hommes et des femmes. Bien que les « cicatrices » des femmes soient parfois reconnues, celles des hommes sont généralement jugées plus graves. Ce point de vue transparaît dans les écrits sur les Inuits où l'on présente les femmes comme mieux adaptées à la « vie moderne », tandis que les hommes sont davantage tournés vers les traditions et traînent même derrière à certains égards (Dybbroe, 1988 ; Fogel-Chance, 1993 ; Matthiasson, 1979 ; McElroy, 1975). La raison apparente de cette distinction dans les genres est que la vie des femmes a été caractérisée par la continuité, la stabilité et la souplesse, mots clés dans la plupart des articles, qui font en sorte que le rôle et l'identité des femmes

demeurent relativement intacts tout au long des changements socio-économiques draconiens. Pour leur part, les hommes sont représentés comme s'adaptant moins facilement aux changements et à la perte de leur rôle et de leur identité. Bref, on décrit les femmes comme vivant *dans* les deux mondes, alors que les hommes sont généralement décrits comme vivant, ou plutôt comme étant pris, *entre* les deux mondes.

Personnellement, je demeure quelque peu sceptique devant la perspective tracée, même si les auteurs parlent de tendances ainsi que de l'homme et de la femme en général. On croirait que l'homme et la femme vivent dans des mondes différents, des mondes qui ne se sont jamais rencontrés. Cette perspective tend également à figer les hommes et les femmes dans des domaines temporels distincts, où les femmes sont très contemporaines et où les hommes apparaissent comme des vestiges du passé. Bien que certains hommes au Groenland et ailleurs dans l'Arctique continuent de pratiquer les métiers traditionnels de la chasse et de la pêche, ces activités sont tout à fait intégrées dans l'économie de marché et le style de vie actuels (Chance, 1987 ; Dahl, 1989). Cette façon de voir semble également tenir pour acquis le besoin d'une identité stable et forte, alors qu'une grande partie des recherches contemporaines sur le sujet de l'identité remettent en question ce modèle de l'identité saine (Fuss, 1989 ; Macdonald, 1993 ; Sørensen, 1994b).

D'après le questionnaire de mon enquête, le fait de présenter l'opposition tradition/modernité en fonction du genre est contesté dans le Nuuk d'aujourd'hui. Parmi les répondants, 39 % des femmes et 34 % des hommes se sont dits d'accord avec l'affirmation « Les hommes groenlandais ont souvent des idées trop traditionnelles, ce qui peut causer des problèmes dans le mariage ou la relation », tandis que 48 % et 47 % n'étaient pas d'accord et que 13 % et 19 % n'ont pas répondu. Je crois que le fait de parler des hommes comme étant traditionnels peut fort bien constituer une critique indirecte des attitudes masculines à l'égard des femmes, et peut-être aussi de leurs attitudes à l'égard de la vie en général.

EXPLICATIONS STRUCTURELLES ET ÉMOTIONS

Jusqu'ici, j'ai insisté sur la dichotomie menant aux explications structurelles⁷ de la violence dont certains hommes font montre à l'égard de leur femme. À mon avis, cependant, il n'existe pas de lien causal

7. J'utilise le concept d'« explications structurelles » au sens le plus large, c'est-à-dire en faisant référence à la structure et aux changements structurels plutôt qu'à la pratique et à l'acte social planifié.

direct entre les conditions structurelles et l'usage de la violence par les hommes. En même temps, je crois que la violence masculine risque plus de se produire dans certaines circonstances que dans d'autres, ce qui explique pourquoi la violence conjugale n'est pas distribuée également dans le temps et dans l'espace (Counts, Brown et Campbell, 1992 ; Harvey et Gow, 1994). Néanmoins, le recours à la violence relève de la liberté individuelle, bien qu'on le décrive comme un acte non intentionnel auquel est contraint l'homme qui souffre. Aussi empreinte d'émotivité la violence conjugale puisse-t-elle paraître, elle ne constitue pas un acte dénué de rationalité. Notre tendance à associer les émotions avec une pensée irrationnelle est basée sur une opposition courante entre émotions et raison. La même pensée couramment répandue voit les émotions comme des processus psychobiologiques qui ne sont relativement pas touchés par la vie sociale et culturelle (Abu-Lughod et Lutz, 1990). On croit ainsi que les émotions sont portées par leur propre logique psychobiologique interne et qu'il est possible, au mieux, de les gérer de manière fonctionnelle en les masquant, en les réprimant et en les canalisant.

Les chercheurs qui s'intéressent à l'anthropologie des émotions (Lutz et Abu-Lughod, 1990 ; Lutz et White, 1986) critiquent la pensée fondée sur l'essentiel qui entoure les émotions. Ils suggèrent plutôt de traiter les émotions comme des construits socioculturels et de les situer là où elles ont un sens et où elles tirent leur signification : dans le discours social. Les émotions sont invoquées, revendiquées, contestées et utilisées dans la vie quotidienne à la fois par les individus et les groupes. Elles peuvent donc difficilement être vues comme des « substances » fluides agissant seules, selon quelque logique présociale.

Il m'apparaît que l'anthropologie des émotions pose un défi de taille aux explications structurelles du recours à la violence par les hommes, qui donnent aux émotions un fondement essentialiste. Selon les explications structurelles, les émotions se matérialisent simplement dans le corps et dans l'esprit des personnes qui ont été affectées par des événements récents et, d'après le modèle « hydraulique » des émotions, couramment employé, la pression émotive devient parfois tellement forte et impossible à contrôler que la personne est forcée de libérer, par exemple, la frustration et la colère qui l'habitent (Sørensen, 1994d, 1994f). L'homme qui bat sa femme est ainsi vu comme une victime de forces émotionnelles produites, et enclenchées, par un processus structurel sur lequel il n'a aucune prise. C'est pourquoi on considère souvent l'homme comme n'ayant aucune responsabilité dans ce « débordement de violence ».

On a tendance, en particulier, à expliquer par des facteurs structurels la violence qui a cours dans les populations autochtones ou

chez des peuples autrefois colonisés. Griffiths, Yerbury et Weafer (1987) et LaPrairie (1987), qui s'intéressent aux peuples autochtones du Canada, fournissent des exemples éloquentes. Ainsi, les approches structurelles à fondement politique peuvent s'appuyer sur des intentions saines de rétablir des injustices passées, mais la perspective qui les sous-tend est plutôt paternaliste puisque les personnes en cause sont totalement dépourvues de libre arbitre. Une vision selon laquelle à la fois l'auteur et la victime de la violence sont des victimes, qui part du principe que la victime ne peut être blâmée, risque d'occulter le fait que le phénomène de la violence conjugale est grandement sexué et les rôles bien définis. Si l'on définit toutes les personnes, indépendamment du genre, comme des victimes des changements structurels, on aura tendance à banaliser et à justifier la violence conjugale. La perspective de victimisation générale ne tient pas compte non plus des différences socio-économiques souvent évidentes ni des statuts différents à l'intérieur de populations données.

Un trait particulièrement frappant des explications structurelles de toute forme de violence réside dans la tendance à situer les racines de la violence en dehors des agresseurs et à en attribuer la responsabilité à des facteurs extérieurs aux auteurs de la violence eux-mêmes. Dans le cas du Groenland, il est apparu que la violence conjugale trouve parfois son explication dans la domination étrangère et dans la modernisation. On estime que celles-ci ont ébranlé les rôles, les valeurs et les façons de voir traditionnelles et qu'elles ont suscité de la frustration chez les hommes, en particulier, qui agissent par conséquent avec violence. Mon intention n'est pas de mettre en doute le fait que le Groenland a connu d'énormes changements au fil des ans. Ce que je remets en question, cependant, c'est la pensée fondamentale qui oppose une époque dorée harmonieuse et sans faille, pure création mentale, à un monde qui a été anéanti de force et remplacé par un monde moderne complètement déséquilibré. L'opposition de genre entre homme traditionnel et femme moderne repose également sur l'idée d'une perte d'équilibre entre les hommes et les femmes. À l'époque où les rôles et les identités liés au genre étaient stables et solides, la violence conjugale était prétendument l'exception à la règle d'harmonie. Cette perspective de mise en opposition me semble fondée sur le point de vue fonctionnaliste bien arrêté qui voit les cultures comme des tous gentiment intégrés, homogènes, équilibrés, aux frontières clairement définies, et absolument pas dans la ligne de pensée anthropologique contemporaine sur les concepts de culture et de pratique sociale (Abu-Lugho, 1991 ; Barth, 1989 ; Collier et Yanagisako, 1989 ; Hannerz, 1993 ; Kahn, 1989 ; Ortner, 1984).

L'explication locale fondée sur la socialisation, et qui met l'accent sur l'influence maternelle, a plutôt tendance à situer le problème de la violence à l'intérieur du contexte local, donc sans voir les racines de la violence comme venant de l'extérieur. Toutefois, les problèmes liés à l'éducation sont souvent attribués à l'effet de la modernisation sur les valeurs traditionnelles et sur l'harmonie. Finalement, la perspective familiale semble trop déterministe et trop simpliste et on en (ab)use pour blâmer les femmes en tant que mères pour la violence des hommes. Là encore, on n'intègre pas l'acte *masculin* planifié.

VERS UNE APPROCHE AXÉE SUR LE VÉCU

On considère souvent la violence comme un geste exceptionnel provoqué par une rupture dans l'ordre social. C'est un point de vue qui semble assez conservateur, étant donné que la violence a toujours existé et n'a pas à être provoquée ou apprise de l'extérieur. Les moyens employés pour exercer la violence sont à portée de la main (Riches, 1986), et si le recours à la violence se révèle efficace pour certains hommes, ainsi qu'ils le croient, pourquoi, alors, ne pas y recourir ? Par ailleurs, la violence conjugale est en général traitée avec indulgence dans la population, ainsi qu'il ressort des pratiques policières et judiciaires (Edwards, 1987 ; Mogensen, 1994). Le fait que cette forme de violence soit habituellement considérée comme une affaire privée se reflète dans des concepts neutres, comme « violence familiale », « violence au foyer », « violence conjugale », ce qui tend à masquer le problème en ne précisant pas qui est violent envers qui. Le caractère secret de la violence conjugale et le fait qu'on en minimise la gravité signifient que cet acte peut se produire – et se produit effectivement – sans qu'on intervienne et sans conséquences judiciaires ou sociales pour son auteur.

Au Groenland, et fort probablement ailleurs aussi, les hommes sont violents envers leur femme parce qu'ils ont le sentiment qu'ils ont de bonnes raisons et sont en droit de le faire. Voir les hommes violents comme des victimes structurelles qui agressent parce qu'ils sont des victimes me semble hasardeux. Cela signifie que l'on classe les hommes en cause comme des hommes déséquilibrés ou émotionnellement faibles, alors qu'en fait ils ne sont pas différents des autres hommes, si ce n'est qu'ils utilisent la force physique contre leur femme. Voir la violence conjugale comme un symptôme des problèmes des hommes équivaut à évaluer comme étant exceptionnel ce qui, du point de vue de l'acteur, va probablement de soi. Si certaines personnes vivent la violence, réelle et potentielle, dans leur vie quotidienne, le recours à la violence peut leur sembler une chose simple

et naturelle. À l'analyse, il apparaît donc beaucoup plus prometteur de se concentrer sur la violence dans une perspective axée sur le vécu de l'homme violent (*experience-near*)⁸, c'est-à-dire de se concentrer sur le point de vue et sur le geste conscient de l'acteur, sur ses raisons pour être violent et sur la logique qui guide sa violence.

Selon cette stratégie, il semble que la plupart des hommes font usage de violence dans le but de discipliner leur femme, d'imposer des limites à ce qu'ils estiment être une dérogation de la femme à sa nature propre. Il est bien possible que la violence conjugale ait augmenté au Groenland durant la modernisation, bien que ce soit difficile à vérifier. Une raison plausible pour une telle augmentation pourrait être que les femmes dépendent maintenant moins de leur mari comme pourvoyeur et sont même en mesure d'élever seules leur famille, si c'est nécessaire. Parallèlement, elles ont subi l'influence du féminisme occidental qui se reflète dans leurs attitudes et leurs comportements, bien que la plupart des femmes groenlandaises ne soient pas féministes d'un point de vue idéologique. Les femmes d'aujourd'hui sont apparemment moins dociles et serviables envers leur mari, ce qui peut provoquer des confrontations dans les rapports homme-femme. Dans le même ordre d'idée, il semble indiqué de parler des « hommes traditionnels », si nous pensons alors aux hommes qui tentent de maintenir et de défendre une position d'autorité masculine à l'intérieur de la famille ou de leurs relations. La violence risque de se produire lorsque les épouses outrepassent les frontières de leur sexe, c'est-à-dire lorsqu'elles agissent *comme* des hommes en se montrant trop fortes têtes, en prenant des décisions seules, en discutant sur un pied d'égalité, en réclamant des choses à leur mari ou en l'agaçant. La violence risque aussi d'éclater quand une femme envisage de briser son mariage ou mettre un terme à une relation amoureuse, ou lorsqu'elle a une aventure ou que son mari la soupçonne d'être attirée par un autre homme. Dans tous les cas, elle menace la position sociale de son mari en tant qu'époux, père ou homme dans la famille, aussi bien que sa masculinité et son honneur.

La logique courante dans la violence veut qu'on ne se batte pas avec quelqu'un qui est plus fort que soi ou qui peut nous rendre la pareille et même plus. À cet égard, la violence conjugale est en accord avec la logique. Par ailleurs, il existe une convention tacite en vertu de laquelle on ne se bat habituellement pas avec quelqu'un qui est beaucoup plus petit ou plus faible que soi ou qui est handicapé de quelque autre façon par rapport à soi. Cet accord, cependant, est évacué dans le cas de la violence conjugale, et la raison en est que la femme, selon la logique de son mari, agit à ce moment comme un homme et doit

8. Au sujet du concept de (*experience-near*), voir Geertz (1984 : 124).

donc en assumer les conséquences. Comme il est habituellement le plus fort, l'homme est souvent capable de remettre violemment sa femme à « sa place », pour le moment tout au moins, et les frontières de genre sont rétablies. Du même coup, l'homme confirme apparemment sa masculinité et il vit des fantasmes de pouvoir (Moore, 1994 : 154).

CONCLUSION

Ce qui ressort de cette analyse transculturelle de la violence conjugale et du regard que nous avons porté sur le phénomène dans un contexte groenlandais (Sørensen, 1990, 1994c, 1994d, 1994e, 1994f), ce ne sont pas tant les différences, que les similarités. La violence conjugale peut être expliquée et traitée différemment en différents lieux. Elle n'en surgit pas moins des pratiques et du discours sociaux locaux et on ne peut en trouver la cause dans des forces externes. L'approche qui consiste à voir la violence conjugale comme un simple symptôme tient trop pour acquis et semble incapable d'expliquer la nature sexuée du phénomène. Je suggère donc plutôt une approche qui met l'accent sur l'acte social conscient et sur la façon dont on vit la violence, dont on y pense et dont on en parle dans les conversations locales.

Dans le contexte groenlandais, l'usage de la violence par l'homme est généralement conçu comme une issue probable quand les choses s'enveniment. De plus, on a tendance à banaliser la violence interpersonnelle et la violence conjugale, celle-ci trouvant même sa justification dans des facteurs externes. Par ailleurs, les gens sont portés à dire que la violence conjugale constitue un problème grave qu'il faut traiter. Il me semble que ce double standard laisse beaucoup de place à la violence et contribue vraisemblablement au fait que le phénomène est non seulement bien vivant, mais qu'il prend de l'ampleur.

Références bibliographiques

- ABU-LUGHOD, L. (1991). « Writing Against Culture », dans R.G. Fox (dir.), *Recapturing Anthropology: Working in the Present*. Santa Fe, NM: School of American Research Press.
- ABU-LUGHOD, L. et C.A. LUTZ (1990). « Introduction: Emotion, Discourse, and the Politics of Everyday Life », dans C.A. Lutz et L. Abu-Lughod (dir.), *Language and the Politics of Emotion*. Cambridge: Cambridge University Press.
- BARTH, F. (1989). « The Analysis of Culture in Complex Societies », *Ethnos*, vol. 54, n° 84 : 120-142.

- CHANCE, N.A. (1987). « Subsistence Research in Alaska : Premises, Practices and Prospects », *Human Organization*, vol. 46, n° 1 : 85-89.
- COLLIER, J.F. et S.J. YANAGISAKO (1989). « Theory in Anthropology Since Feminist Practice », *Critique of Anthropology*, vol. 9, n° 2 : 27-37.
- COUNTS, D.A., J.K. BROWN et J.C. CAMPBELL (1992). *Sanctions and Sanctuary : Cultural Perspectives on the Beating of Wives*. Boulder, CA : Westview Press.
- DAHL, J. (1989). « The Integrative and Cultural Role of Hunting and Subsistence in Greenland », *Inuit Studies*, vol. 13, n° 1 : 23-42.
- DYBBROE, S. (1988). « Participation and control : issues in the debate on women and development A Greenlandic example », *Folk*, vol. 30 : 111-132.
- EDWARDS, S.S.M. (1987). « 'Provoking Own Demise' : From Common Assault to Homicide », dans J. Hanmer et M. Maynard (dir.), *Women, Violence and Social Control*. Londres : Macmillan.
- FOGEL-CHANCE, N. (1993). « Living in both worlds : 'Modernity' and 'tradition' among North Slope Inupiat women in Anchorage », *Arctic Anthropology*, vol. 30, n° 1 : 94-108.
- FUSS, D. (1989). *Essentially Speaking : Feminism, Nature and Difference*, New York : Routledge.
- GEERTZ, C. (1984, orig. 1974). « "From the native's point of view" : On the nature of anthropological understanding », dans R.A. Shweder et R.A. LeVine (dir.), *Culture Theory : Essays on Mind, Self and Emotion*. Cambridge : Cambridge University Press.
- GRIFFITHS, C.T., J.C. YERBURY et L.F. WEAVER (1987). « Canadian Natives : Victims of Socio Structural Deprivation ? », *Human Organization*, vol. 46, n° 3 : 277-282.
- GRØNLAND (1994). *Statistisk Årbog*. Nuuk, Grønlands Statistiske Kontor / Atuakkiorfik.
- HANNERZ, U., (1993). « When Culture is Everywhere : Reflections on a Favorite Concept », *Ethnos*, vol. 58, n° 1-2 : 95-111.
- HARVEY, P. et P. GOW (1994). *Sex and Violence : Issues in Representation and Experience*, Londres : Routledge.
- JØRGENSEN, B. et al. (1984). « Voldsulykker i Grønland », *Ugeskrift for Læger*, vol. 146 : 3398-3401.
- KAHN, J.S. (1989). « Culture : Demise or Resurrection ? », *Critique of Anthropology*, vol. 9, n° 2 : 5-25.
- KLEIVAN, H. (1969/70). « Culture and Ethnic Identity : On Modernization and Ethnicity in Greenland », *Folk*, vol. 11-12 : 209-234.
- KLEIVAN, H. (1984). « Contemporary Greenlanders », dans D. Damas (dir.), *Handbook of North American Indians*, vol. 5, *Arctic*. Washington : Smithsonian Institution.
- LAPRAIRIE, C. (1987). « Native Women and Crime : A Theoretical Model », *The Canadian Journal of Native Studies*, vol. 7, n° 1 : 121-137.
- LARSEN, F.B. (1994). « The Quiet Life of a Revolution – Greenlandic Home Rule 1979-92 », dans T. Greiffenberg (dir.), *Sustainability in the Arctic : Proceedings from Nordic Arctic Research Forum Symposium 1993*. Aalborg : Aalborg University Press.
- LUNDGREN, E. (1990). *Gud og Hver Mann. Seksualisert vold som kulturell arena for å skape kjønn*. Oslo : Cappelen.

- LUTZ, C. et G. WHITE (1986). « The Anthropology of Emotions », *Annual Review of Anthropology*, vol. 1 : 405-436.
- MACDONALD, S. (1993). « Identity Complexes in Western Europe : Social Anthropological Perspectives », dans S. MacDonald (dir.), *Inside European Identities : Ethnography in Western Europe*. Providence / Oxford : Berg.
- MATTHIASSEN, J.S. (1979). « But Teacher, Why Can't I Be A Hunter : Inuit Adolescence as a Double Bind Situation », dans K. Ishwaran (dir.), *Childhood and Adolescence in Canada*. Toronto : McGraw-Hill Ryerson.
- MCELROY, A. (1975). « Canadian Arctic Modernization and Change in Female Inuit Role Identification », *American Ethnologist*, vol. 2, n° 4 : 662-686.
- MOGENSEN, B. (1994). « Lovens blinde øje – om voldsramte kvinder og retssystemet », dans C. Ferslev Møller (dir.) : *CEDAW-konventionen : "Kvindens grundlov"*. Copenhagen : Dansk Kvindesamfund.
- MOORE, H. (1994). « The problem of explaining violence in the social sciences », dans P. Harvey et P. Gow (dir.), *Sex and Violence : Issues in Representation and Experience*. Londres : Routledge.
- ORTNER, S.B. (1984). « Theory in Anthropology since the Sixties », *Comparative Studies in Society and History*, vol. 26 : 126-166.
- RICHES, D. (1986). « The Phenomenon of Violence », dans D. Riches (dir.), *The Anthropology of Violence*. Oxford : Basil Blackwell.
- SØRENSEN, B.W. (1994a). « Culture as Politics : Experiences from Greenland », dans T. Greiffenberg (dir.), *Sustainability in the Arctic : Proceedings from Nordic Arctic Research Forum Symposium 1993*. Aalborg : Aalborg University Press.
- SØRENSEN, B.W. (1994b). « Jagten på den indre grønlander : Køn, kultur og identitet », *Kvinder, Køn & Forskning*, vol. 3, n° 2 : 53-68.
- SØRENSEN, B.W. (1994c). « Vold mod kvinder : Grønlandske illustrationer af et generelt problem », *Jordens Folk*, vol. 29, n° 1 : 3-9.
- SØRENSEN, B.W. (1994d). *Magt eller afmagt ? Køn, følelser og vold i Grønland*. Copenhagen : Akademisk Forlag.
- SØRENSEN, B.W. (1994e). « "Jamen, der må da være en grund !" Forklaringer på vold mod kvinder i Grønland », *Tendens*, vol. 6, n° 2 : 17-27.
- SØRENSEN, B.W. (1994f). « "I følelsernes vold" : Vold, følelser og ansvarlighed », *Grønlandsk Kultur- og Samfundsforskning 94*. Nuuk : Ilisimatusarfik / Atuakkiorfik.
- SØRENSEN, B.W. (1993). « Kapløb med tiden : Museale ideer om kultur og etnografi », dans *Grønlandsk Kultur- og Samfundsforskning 93*. Nuuk : Ilisimatusarfik/Atuakkiorfik.
- SØRENSEN, B.W. (1990). « Folk Models of Wife-Beating in Nuuk, Greenland », *Folk*, vol. 32 : 93-115.
- WALBY, S. (1991). *Theorizing Patriarchy*. Oxford : Basil Blackwell.
- YANAGISAKO, S.J. et J.F. COLLIER (1987). « Towards a Unified Analysis of Gender and Kinship », dans J.F. Collier et S.J. Yanagisako (dir.), *Gender and Kinship : Essays Toward a Unified Analysis*. Stanford, CA : Stanford University Press.
- ZELLERER, E. (1994). *A Review of Aboriginal Family Violence Treatment Programs for Men*. Report prepared for Correctional Service of Canada. Burnaby, British Columbia : School of Criminology, Simon Fraser University.